

Sœur André : « J'ai travaillé jusqu'à 105 ans »

Âgée de 115 ans, la religieuse varoise est la doyenne des Français et des Européens. Si elle a perdu la vue, sa mémoire et son humour sont encore bien présents. « Je ne regrette rien », confie-t-elle

Intarissable, sœur André. La doyenne des Français et des Européens soufflera 116 bougies le 11 février prochain à Toulon. C'est un peu la vedette de l'Ehpad Sainte-Catherine Labouré, où elle est particulièrement choyée. Notamment par sœur Marie-Pierre et David Tavella, chargé de communication de l'institution, pour lesquels elle est pleine de reconnaissance.

Assise dans un fauteuil roulant, la religieuse, née Lucile Randon en 1904 à Alès (Gard), s'exprime avec facilité, sans jamais séparer ses mains jointes comme en prière. Douée d'une mémoire étonnante,

surtout à propos de son activité professionnelle de gouvernante et institutrice dans de riches familles, puis en mission dans un hôpital auprès d'orphelins, la « supercentenaire » est dotée d'un humour certain. Et si un voile opaque recouvre ses pupilles claires, elle entend encore plutôt bien, ce qui rend l'entretien agréable. Rencontre.

À quoi pensez-vous chaque matin au réveil ?

Au bon Dieu. Je lui fais une petite prière. Je pense aussi aux résidents de cette maison, celles et ceux qui n'ont personne pour venir les voir, ou qui sont plus dépendants que moi. Il y a 15 jours, je pouvais faire ma toilette seule. Maintenant, je ne tiens plus sur mes jambes. Quand je suis arrivée ici, je voyais encore un peu. Maintenant, c'est fini.

« Je sais que j'ai des défauts, mais des qualités, zéro »

Avoir votre âge est une épreuve ou une joie ?

Les deux. C'est une épreuve car je suis très indépendante naturellement, et là je suis privée de mon indépendance, ça ne me plaît pas. Mais je constate l'affection et la tendresse de mes compagnes [les autres sœurs présentes dans l'établissement, Ndlr] et des résidents. On a un personnel d'élite ici. J'ai la chance aussi d'être près de ma famille, que je ne vois pas beaucoup. Ma nièce de 93 ans vient de perdre son mari. Avant, elle venait deux à trois fois par semaine, elle vient moins souvent. Un autre neveu vient régulièrement, le plus souvent possible. De ce côté-là, je suis gâtée. Mais c'est dur d'être isolée de sa famille.

La famille compte beaucoup pour vous ?

Avec mes frères, j'étais le chouchou. Mon frère aîné, André,



Née Lucille Randon le 11 février 1904 à Alès, dans le Gard, sœur André vit dans une maison de retraite à Toulon.

(Photo Dominique Leriche)

c'était mon préféré. Il passait les vacances chez nos grands-parents avec moi. J'ai pris son nom car il était désespéré que j'entre en communauté. Il voulait que

je fasse des études et que je travaille avec lui, que je sois sa secrétaire. Nous étions huguenots dans la famille, il a été déçu

que j'entre en religion catholique. Il était très croyant. Ma mère m'a dit que lorsqu'il l'a appris, il a pleuré.

Qu'est-ce que cela vous fait d'être la doyenne des Français et des Européens ?

Je ne suis pas du tout orgueilleuse. Mais comme je suis dépendante, je donne plus de travail. Je n'aime pas faire travailler les autres. J'étais enragée lorsque les employés de l'institution où j'étais faisais le travail que je devais faire. Vous savez, j'ai travaillé jusqu'à 105 ans ! Sinon, j'ai des messages de félicitations qui arrivent d'un peu partout. Un Américain, un jeune Espagnol m'ont écrit. J'ai une secrétaire qui répond. Mon neveu veut faire une pièce dans la maison de ma grand-mère avec toutes mes reliques. J'ai reçu beaucoup de journalistes, je ne sais plus quoi leur dire...

Comment expliquez-vous votre longévité, avez-vous un secret ?

Je n'en sais rien. J'avais une santé fragile. J'avais une sœur jumelle, qui est morte à 18 mois. J'ai aussi été très malade, la nourrice m'a amenée dans son tablier chez le docteur, j'étais dans le coma. J'en suis sortie quand on a enterré ma sœur. Le docteur a dit :

« Ça, c'était des vraies jumelles. »

Quelle est votre principale qualité ?

Je n'ai jamais analysé ça, je sais que j'ai des défauts, mais les qualités, zéro ! Ce sont les autres qui peuvent en juger. Quelqu'un, qui me connaissait bien, m'a dit une fois : « Vous avez un cœur en or. » Les enfants dont je m'occupais m'adoraient. Lorsque je suis partie de l'hôpital, les orphelins sont venus me dire au revoir. Une des petites dont je me suis occupée, lorsqu'elle a eu l'âge de travailler, on l'a placée dans un établissement pour personnes âgées. Elle s'est attachée à moi. Aujourd'hui, mariée et mère de quatre enfants dont trois sont adultes, elle vient me voir tous les ans, c'est pas beau ça ? Elle va venir avec son mari et son dernier enfant, Dimitri, c'est mon demi-fils. Lors de son baptême, elle me l'a mis dans les bras avant la cérémonie en me disant : « Je vous donne un petit diable. » Et après, elle me l'a rendu en me disant : « Je vous donne un petit ange. »

Et votre principal défaut ?

Je n'admets pas les choses à moitié faites, j'étais très exigeante avec les personnes avec lesquelles je travaillais. Elles ne m'en ont pas tenu rigueur, puisqu'elles sont souvent venues me voir lorsque j'ai quitté la Savoie.

Votre plus beau souvenir ?

Le temps que j'ai passé dans une famille parisienne pour éduquer les enfants, je leur faisais la classe. J'ai instruit les deux aînés jusqu'au collège, puis le troisième. Lorsqu'il a eu l'âge d'aller au collège à son tour, je leur ai dit que j'entrairais en religion. J'avais 40 ans. Je l'ai retrouvé, il vient me voir.

Et le plus douloureux ?

La guerre de 1914-18. Mon frère aîné était en fac à Montpellier, il est parti tout de suite. Il a dit au second qui n'avait pas l'âge : « Si tu ne pars pas, tu n'es pas un homme. » Alors il s'est engagé. Le premier a été blessé. Le second, on n'avait plus de nouvelles, on le croyait mort. 40 jours après la fin de la guerre, il est arrivé épuisé en pleine nuit à la maison, et nous a dit : « On a oublié de nous dire que la guerre était finie. » C'était une joie immense pour tous et en particulier pour nous, les petits.

Votre plaisir quotidien ?

Rester dans ma chambre toute seule. Je reçois ma supérieure, sœur Marie-Pierre, qui me rend visite le matin et l'après-midi. Elle s'occupe de moi comme d'un bébé. Une femme de service m'aide pour la toilette et à m'habiller. Sœur Marie-Pierre me fait manger, elle est d'une gentillesse, comme si j'étais sa fille, alors que je suis plus âgée. Sinon j'écoute France Inter et Radio Vatican.

Que pensez-vous du pape François ?

Il est très bien, très courageux. Il m'a envoyé un chapelet. Je l'ai donné à une petite que j'ai éduquée à Chambéry.

Avez-vous un regret ?

Aucun. J'ai fait ma vie comme j'ai pu, je ne regrette rien. J'aurais pu faire mieux mais n'en ai pas eu l'occasion.

Et un espoir ?

Voir le bon Dieu et mes grands frères, surtout André. Il avait deux prénoms, André et Amaury.

Avez-vous peur de la mort ?

Oh non ! J'ai confiance en Dieu quand même. J'espère qu'il me traitera bien. Je le prie tous les jours.

Aimeriez-vous naître aujourd'hui ?

Oh non. Il n'y a que des voyous, de nos jours. J'ai neuf arrière-petits-neveux, ils sont élevés chrétiennement et bien éduqués. La plupart des enfants sont embrigadés. Ces révoltés qui se battent, c'est des gamins. Il y a des fillettes de 8-9 ans avec des bombes autour du ventre.

Ce n'est pas de leur faute, c'est l'éducation qu'on leur donne.

« Il y a tant de bien à faire autour de soi »

Un message à transmettre à vos contemporains ?

Qu'ils changent, qu'ils voient la vie d'une autre façon, qu'ils ne cherchent pas leur intérêt mais l'intérêt général. Que les parents élèvent bien leurs enfants.

Et aux générations futures ?

Changez d'esprit et de cœur. Tournez-vous vers le bien, détestez le mal, aidez vos copains à faire le bien avec vous. Il y a tant de bien à faire autour de soi.